LOUIS MÉNARD 1822–1901

III (« Sous l’azur profond des nuits constellées »)

Sous l’azur profond des nuits constellées,
En longs voiles blancs, couronnant nos fronts
Du nénufar d’or aux fleurs emperlées,
Parmi les joncs verts, au fond des vallées.
Nous nous égarons.

Pour avoir passé jadis sur la terre
Sans vouloir ouvrir nos cœurs à l’amour,
Nous ne pouvons plus vivre à la lumière;
Nos ailes fondraient en vapeur légère
Aux rayons du jour.

Le jour, nous volons, troupe virginale,
Aux champs de la lune, éclatants de lis,
Où, semant leurs lits de nacre et d’opale,
Les ruisseaux d’argent teignent leur flot pâle
Des reflets d’Iris.

Et puis, quand vient l’heure où le ciel se dore,
L’heure des baisers, sur un rayon blanc
Nous laissons glisser notre aile sonore,
Et nous nous baignons dans l’air tiède encore
Sur le lac tremblant.

Nous chassons du lit des vierges candides
Les songes d’amour, enfants de minuit,
Qui font palpiter nos cœurs de sylphides,
Et nous remplissons de rêves limpides
L’urne de la nuit.

L’alouette chante, et l’aurore efface
Les étoiles d’or sous son doigt vermeil;
La voix du matin comme elles nous chasse :
Ce soir, nous viendrons pour baiser la trace
Des pas du soleil.